

# Philanthropie

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 3

PDF erstellt am: **19.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-188599>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

### PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50  
 six mois . . . 2 fr. 50  
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

### PRIX DES ANNONCES

du Canton 15 c. } la ligne ou  
 de la Suisse 20 c. } son espace.  
 de l'Étranger 25 c. }

### Philanthropie.

S'il est des hommes favorisés de la fortune qui ne vivent que pour eux-mêmes, qui n'ont souci que de leur personne et de leurs intérêts, et qui, malgré tout leur or, sont inutiles à la société, il en est heureusement d'autres qui comprennent mieux leur mission ici-bas, et font un meilleur et plus noble usage des biens qui leur ont été départis. La preuve en est dans ce qui va suivre.

Vers la fin du mois dernier, un concert de l'*Harmonie nautique* de Genève nous était annoncé au profit de deux établissements charitables de notre ville, la Crèche et l'Hospice de l'Enfance. Et le dimanche 28 décembre, un bateau à vapeur spécial amenait à Ouchy un corps de musique composé de 60 membres, dirigé par M. Bonade, et accompagné d'un jeune monsieur, à la taille haute, élégante, mis avec simplicité et d'un abord facile et affectueux. Nous avons nommé Monsieur Barton, le généreux fondateur de l'*Harmonie nautique*.

Le désir d'être de quelque utilité à deux établissements dignes de tout intérêt, et, il faut le dire, la curiosité de voir cette Société ayant à sa tête un Crésus, attirèrent un auditoire nombreux, applaudissant à juste titre cet orchestre complet, riche d'instruments à hanche et formant une véritable musique d'harmonie.

Le concert terminé, le Comité du Casino-Théâtre, à l'appel duquel ces messieurs avaient si gracieusement répondu, les convia à une petite collation où coulèrent des vins excellents offerts par la Municipalité, à côté d'autres vins, non moins attrayants, dus à la générosité d'un membre du Comité.

Monsieur Auberjonois, en quelques paroles simples, bien dites et partant du cœur, remercia chaleureusement nos amis de Genève, qui s'acheminèrent quelques instants plus tard vers Ouchy, accompagnés par un grand nombre de Lausannois. Et le bateau pavoisé s'éloigna bientôt, salué par les hurrahs de la foule accumulée sur les quais.

Si nous revenons si tard sur ce témoignage de sympathie donné à Lausanne par l'*Harmonie nautique*, c'est que nous avons voulu recueillir à bonne source quelques renseignements sur cette Société encore peu connue chez nous. Nous tenions d'autant plus à le faire que les détails donnés à ce sujet par nos journaux nous paraissaient erronés à plusieurs égards.

M. Barton n'est pas un Américain, comme on l'a

dit, mais un Anglais jouissant d'un revenu estimé à 5 ou 600,000 francs, au moins. Aimant le lac, il s'était lié avec quelques membres de la *Société nautique*. Un soir, l'un d'entre eux l'engagea à assister à une assemblée de la dite Société ; il s'y rend et entend une longue discussion sur le projet d'établir, au quai des Pâquis, un petit port et un abri sur terre pour les embarcations de tout genre appartenant à la Société ; seule, la question financière gênait considérablement la mise à exécution.

En sortant, M. Barton demanda quelle était la somme qu'il faudrait. On lui parla d'un millier de francs, et, sans phrase, il les tira de sa poche. Dès lors, on le comprend, les relations se corsèrent, et c'est à partir de ce moment qu'il songea à faire construire, pour son propre usage, le magnifique bateau à vapeur que tous les connaisseurs admirent. Ce bateau achevé, M. Barton paraissait fort embarrassé pour le baptiser. — Eh ! parbleu, lui dit un nautique, appelez-le Saint-Frusquin. Et le nom fut accepté. — On sait que ce terme populaire est donné à l'argent, à la fortune que l'on possède.

Un second résultat de l'entrée de M. Barton dans la Société nautique fut l'idée de créer une société de musique. Celle-ci prit naissance en 1882, et M. Barton en fit tous les frais ; il fournit à ses membres un joli costume, fit venir d'une même fabrique tous les instruments, dont le métal blanc brille d'un éclat superbe, et loua un beau local pour les répétitions.

M. Barton paie, en outre, deux ou trois solistes et 5 à 6 mille francs au directeur, M. Bonade. Au total, l'*Harmonie nautique* lui coûte, bon an mal an, 20 à 24 mille francs.

L'année dernière, il conduisit cette Société à l'Exposition de Turin, où elle eut un grand succès. Durant le cours de cette partie de plaisir, ces messieurs, au nombre de 60, ont voyagé en chemin de fer, ont été logés et nourris dans de bons hôtels, sans bourse délier.

M. Barton a quelque grain d'originalité ; il s'était installé, pendant un certain temps, dans une espèce de ponton, autrement dit une coque de navire, sur le pont de laquelle est construite une habitation composée d'un rez-de-chaussée aménagé en appartement. Cette demeure flottante mettait ordinairement à l'ancre dans la petite baie appelée le *Creux* de Genthod, où elle est encore. Aujourd'hui, M. Barton habite la rue des Alpes.

Le théâtre de Genève doit beaucoup à la munificence de cet homme généreux. Ainsi, la seule soirée de la *Damnation de Faust* lui a coûté de 26 à 27 mille francs. Massenet, Saint-Saëns et d'autres grands artistes ne seraient jamais venus sans son concours, et il entre pour la plus grande part dans la commandite qui permet au théâtre de marcher.

A côté de cela, on cite de nombreux traits de générosité de la part de ce philanthrope, aimé et estimé de tous à Genève, sa ville de prédilection.

L. M.

### Le Jeu.

Un penseur démontre comme suit qu'au jeu il se perd toujours plus d'argent qu'on n'en gagne.

Sur cent joueurs, il y a soixante-dix perdants. Perdre de l'argent, c'est renoncer à une somme équivalente de bien-être. Nous ajouterons que le joueur qui perd et celui qui gagne perdent en s'attachant au tapis vert leurs habitudes de travail, d'économie, d'industrie et d'ordre. Le joueur cesse de travailler et de produire. Citoyen autrefois industriel et actif, il devient un malheureux et risque de devenir un malhonnête homme.

Le coup dont il se frappe rejait sur la société tout entière, qu'il écrase du fardeau de sa paresse et de son inutilité, qu'il démoralise par l'exemple.

Si l'on met en doute l'assertion, avancée plus haut, « que la majorité des joueurs perd », si l'on prétend que le seul effet du jeu est de déplacer l'argent, d'accélérer sa circulation et de faire tomber entre les mains de Pierre la somme que Jacques possédait auparavant, nous ne pouvons réfuter cette assertion que par des formules dont un mathématicien célèbre avait fait usage avant nous.

Une somme perdue par tel individu est gagnée par tel autre; la fortune de l'un s'accroît, dans l'opinion du vulgaire, de tout ce que celle de l'autre perd. Mais, par une règle dont l'explication se trouve dans tous les éléments d'algèbre, la proportion entre la somme perdue et la fortune du perdant est invariablement plus grande que ne l'est la proportion entre la somme perdue et la fortune du gagnant; ou, pour nous exprimer d'une autre façon, le premier perd une plus grande masse de bien-être que l'autre n'en gagne.

Supposez deux joueurs disposant l'un et l'autre d'un capital de vingt mille francs. L'un des deux perd dix mille francs que l'autre gagne. Le premier n'a plus que dix mille francs, et par conséquent sa fortune est diminuée de moitié; tandis que la fortune de l'autre n'est augmentée que d'un tiers. Les chances de gain sont donc toujours inférieures aux chances de perte. Démonstration mathématique irrécusable, qui prouve que, dans ce passage du capital en question des mains d'un joueur dans celles d'un autre, il y a toujours un déficit. Le jeu est donc une déception continuelle.

### On moo met ein saocesson.

L'est tot parâi on rudo affèrè què la guierra, à ouèrè cliâo que lâi ont passâ. N'est onco rein po cliâo que lâi vont lo pêtaïru à la man, kâ, à la

guierra coumeint à la guierra! S'on risquè dè sè fèrè einmottâ la teta pè on coup dè palasse âo pè on boulet, eh bien, tant pis! c'est lo supplément dè la tsanson: « Mouri pou la patrie »; et on iadzo bas ein brâvo sordat, on est dè respectâ. Et pi on dit qu'on iadzo qu'on a cheintu la pudra, on n'a poàire dè rein et que mémameint lè capons et lè z'époàirâo vignont dâi z'héros. Mâ cein que y'a dè diaboliquo dein la guierra, c'est po lè non-combattants: po lè villio, lè fennès et lè z'einfants, que dussont dzourè quie quand lè z'ennemis vignont robâ, tiâ et bourlâ, et rappertsi tota la vicaille que pâovont trovâ, kâ tsacon n'a pas la malice, po sauvâ oquie, dè cé Français que fasâi boutséri ein septanta.

L'étâi pè on deçando matin dè décembre. Stu Français qu'avâi décidâ du on part dedzo dè tiâ son caïon po ne pas lo laissi âi Prussiens dein lo cas iô sariont venus âo veladzo, et po poâi eimportâ cauquie medzaille se per hazâ sè faillâi sauvâ, avâi don sagnî son pouai. Lo caïon étâi su lo trabetset et l'aviont dza lèvà lè quatre jambons quand l'est qu'on ouèrè pétolhi pè lo bas dâo veladzo. C'étâi lè Prussiens qu'arrevâvont po tsertsi oquie à medzi et ma fâi on caïon tiâ étâi dè bouna prâisa. Vo peinsâ dein quin état l'étiont cliâo pourrès dzeins que fasont boutséri: lè fennès coumeinciron à si-clliâ, à rappertsi lè z'einfants et à s'allâ catsi, tandi que lè z'homo, ne sachant què fèrè, restâvont quie sein budzi. Portant cé qu'avâi tiâ son caïon, à quoui cein fasâi maubin dè peinsâ que la frecachâ, la sâocesse à grelhi, lè z'attriaux et tot lo resto dè se n'anglais, allâvè répètrè cliâo tsancro dè Prussiens, eut tot per on coup 'na boune idée. L'eimpognè lo restant dè son caïon et lo portè su son lhi iô ye met assebin lè quatre jambons, que couvrè bin adrâi avoué on linsu, après quiet l'allumè onna demi-dozanna dè grantès tsandallès que met à coté d'on crucifi su 'na trabilia découtè lo lhi. Après cein va vito reduirè lo trabetset et amouellâ on pou dè nâi que dévânt à la pliace iô y'avâi dâo sang, que nion ne vâvè rein, et quand lè Prussiens arrevont, lo gaillâ sè frottè lè ge avoué on ougnion, po sè fèrè pliorâ, et sè va chetâ vai lo fornèt dein lo pâilo iô étâi lo caïon.

Quand lè Prussiens eintront po déguenautsi cauquie pedance dein cliâ maison et que vayont lè rideaux dâo lhi cliou, lo crucifi su la trabilia, lè cherdzo allumâ et lo lulu que sè lameintâvè vai lo fornèt, sè peinsiron que cé cocardier avâi perdu sa pernetta, et lo sergent prussien fe fèrè harte à sè z'homo, lâo tallematsâ oquie qu'allâvè à derè: « faut respectâ lè moo »; lâo fe ferè demi-tour, et s'ein al-liront sein pi avâi robâ dè quie bailli lè dix z'hâorès à n'on canari.

Et l'est dinsè que, mémameint ein teimps dè guierra, ne faut jamé paidrè la boula et que cliâo que sont ruzâ s'ein tiront a dé; et cein que lo prâovè, c'est la manière coumeint cé farceur dè Français a sauvâ son caïon.

La jolie nouvelle qu'on va lire, due à la plume de M. Victor Tissot, et dont nous commençons aujourd'hui la publication, arrès y avoir été autorisés, est tirée des *Traditions et légendes de la Suisse romande*,